

La belle vie

Une ethnographie de l'expérience expatriée des jeunes professionnel·les à Shanghai

Dr. Aurélia M. Ishitsuka

a.m.ishitsuka@gmail.com

Exposé introductif de soutenance, le 12 décembre 2024

Thèse dirigée par Marylène Lieber (Université de Genève) et Sophie Pochic (CMH)

Madame la présidente, mesdames et messieurs les membres du jury

J'ai le plaisir de défendre aujourd'hui devant vous ma thèse en sociologie et études genre, intitulée « La belle vie. Une ethnographie de l'expérience expatriée des jeunes professionnel·les à Shanghai ». Je vous remercie de me faire l'honneur d'avoir accepté de la lire et de la discuter. Je tiens également à exprimer toute ma gratitude envers mes directrices de thèse pour leur formidable accompagnement, ainsi que ma reconnaissance envers les personnes qui me témoignent, par leur présence, de leur intérêt et de leur soutien.

Mon propos se déroulera en quatre temps. Je reviendrai d'abord sur l'évolution de l'enquête menée à Shanghai qui m'a conduit à étudier l'expérience expatriée comme « belle vie ». La construction de cet objet sociologique m'a permis de proposer une analyse nouvelle des transformations de l'expatriation vers les villes globales, analyse que je présenterai dans un deuxième temps. J'exposerai ensuite les apports d'une thèse qui visait à mieux comprendre le privilège de s'expatrier, avant de suggérer brièvement deux pistes d'approfondissement pour l'étude de l'expatriation et ses critiques.

L'enquête. Une ethnographie de l'expérience expatriée

« Une ethnographie de l'expérience expatriée ». Ces termes, qui figurent dans le titre de la thèse, résument bien ma démarche d'enquête. Ma recherche a en effet été marquée, dès le départ, par un attachement pour le travail d'observation participante et la posture inductive consistant à « laisser émerger » les enjeux du terrain. À ce goût pour l'immersion ethnographique que j'avais développé lors d'une formation initiale en anthropologie à l'Université de Montréal, s'articulait alors mon désir de mieux comprendre les logiques d'un monde expatrié que j'avais découvert dans de grandes

viles asiatiques, lors de visites passagères, notamment à Singapour et Hong Kong, et de séjours plus longs, en tant qu'étudiante à Tokyo et Pékin, ou encore comme stagiaire à Phnom Penh. C'est à Shanghai, capitale financière de la Chine où plusieurs amis rencontrés à Pékin s'étaient depuis installés, que je choisisais de mener l'enquête. Au total, j'y aurai passé vingt mois entre fin 2015 et fin 2019, aurai mené une cinquantaine d'entretiens formels, et suivi les parcours et sociabilités digitales d'enquêtés jusqu'en 2023.

Si l'approche compréhensive a été une constance de cette enquête au long cours, le matériau a été collecté en fonction de questionnements changeants. C'est d'abord sous l'angle de la sexualité que j'abordais l'expérience expatriée. Dans le cadre d'un Master en sociologie et études genre à l'EHESS réalisé sous la direction de Mathieu Trachman, je commençais en 2015 mes recherches auprès de jeunes Français en séjour de mobilité étudiante dans la ville globale chinoise, ayant en tête d'explorer comment le franchissement des frontières géographiques s'accompagnait d'un déplacement du légitime en matière de sexualité. Cette première enquête me fournit quelques réponses quant à la nature de ce que j'appelais alors « l'expérience shanghaienne » : elle révéla que les pratiques sexuelles prenaient sens dans le contexte de séjours scolaires professionnalisants, où la fête tenait un rôle central dans la socialisation à un milieu d'affaires international.

Mais ce premier terrain souleva également de nouvelles interrogations, en particulier concernant le rapport à la société chinoise d'étudiants, stagiaires et jeunes diplômés étrangers, qui semblait se limiter aux relations de service avec des travailleurs, eux aussi migrants, mais issus de la campagne chinoise. C'est donc par le prisme du travail de service que je poursuivis l'étude de l'expérience expatriée. Je repartis à Shanghai au printemps 2017 et débutai l'observation quotidienne de deux sites qui constitueront le cœur de mon ethnographie. D'une part, des espaces de bureaux partagés, fréquentés en journée par des start-uppeurs de diverses nationalités, que j'ai appelés *le Hub*. D'autre part, un complexe festif en plein air regroupant bars et restaurants qui servait de repère nocturne pour la jeunesse expatriée, et que j'ai surnommé, en raison de sa configuration particulière, *la Fosse*.

Ayant obtenu un contrat doctoral à l'EHESS et m'étant inscrite en cotutelle à l'Université de Genève, un aléa administratif perturba mon plan de travailler sur la durée comme serveuse dans un café-bar situé dans *la Fosse*, me conduisant ainsi à renoncer à étudier les relations de service du point de vue des personnes qui servent. Cet imprévu se révéla, en définitive, heuristique. Il me donna l'occasion de rediriger mon attention vers une troisième population qui se faisait, elle aussi, servir dans les espaces expatriés : celle des jeunes Chinois dont la majorité était arrivée à Shanghai après un séjour d'études à l'étranger, et avec lesquels les jeunes expats interagissaient au quotidien, dans les espaces de loisirs, mais aussi au travail et en colocation.

L'objet. La « belle vie » en expatriation

L'intégration des jeunes professionnels chinois dans l'enquête fut déterminante pour la thèse. Elle me permit de voir qu'en dépit de profils similaires (les jeunes expats comme les jeunes Chinois sont âgés d'une vingtaine à une trentaine d'années, ne sont pas originaires de Shanghai, parlent l'anglais et sont issus des classes moyennes et supérieures mobiles à l'international), et de pratiques de consommation communes (ils habitent les mêmes résidences, sortent dans les mêmes boîtes de nuit branchées), ces deux groupes habitent le monde expatrié d'une manière distincte.

D'un côté, l'expérience des jeunes Chinois correspond à celle que la littérature sur les migrations de style de vie a décrite, reprenant une notion fondamentale de la philosophie morale, comme une quête pour la « vie bonne ». Pour ces jeunes se définissant volontiers comme « occidentalisés », rejoindre une entreprise étrangère répond à une recherche d'équilibre entre travail et vie personnelle, fréquenter le milieu des expats constituant un moyen de réaliser une vie simple, pleine de sens, en accord avec leur soi authentique.

Ce registre de la réalisation de soi, qui repose sur les valeurs d'authenticité et d'effort, est justement ce qui fait défaut à l'expérience vécue des jeunes professionnels étrangers mais aussi des cadres expatriés en famille, qui décrivent leur vie en expatriation comme étant facile, confortable, et superficielle. Cette expérience plaisante mais ne correspondant pas à l'idéal de vie des expats, j'ai choisi de la nommer, en reprenant une expression souvent entendue sur le terrain, la « belle vie ».

La thèse. Le nouvel âge de l'expatriation

La mise en évidence d'une expérience commune de la belle vie allait à l'encontre d'une littérature en sciences sociales qui soulignait une rupture de mode de vie entre les cadres en famille bénéficiant d'un contrat d'expatriation, avec un salaire élevé et divers avantages comme un chauffeur à disposition, et les nouvelles générations de diplômés à l'étranger. Cette découverte empirique m'a ainsi permis de proposer une nouvelle lecture des transformations qui traversent l'expatriation.

En ouverture de mon manuscrit, j'ai donc donné à voir deux figures sociales. D'un côté, celle d'un cadre expatrié senior d'une grande entreprise résidant dans une villa spacieuse en famille ; de l'autre, celle d'une jeune stagiaire travaillant pour une start-up à l'étranger, célibataire et habitant une chambre en colocation. Je me servais de ces figures pour évoquer l'évolution des manières de s'expatrier depuis les années 1990, dans un contexte marqué par le désinvestissement des multinationales cherchant à réduire les coûts de l'expatriation et la démocratisation des séjours à l'étranger au sein des jeunes diplômés de l'enseignement supérieur.

Dans ma thèse, je n'ai néanmoins pas utilisé ces figures uniquement comme instruments d'analyse : je les ai également prises comme objets. Le premier résultat de mon travail est ainsi d'avoir montré que cette transfiguration était le produit d'un travail de représentation mené par les expats eux-mêmes. Mon immersion dans l'univers expatrié à Shanghai a en effet révélé qu'il s'agissait d'un monde bavard, c'est-à-dire un monde engagé dans la production d'un savoir sur lui-même et détenant les moyens de contrôle de sa propre représentation. Les expats, qui se présentent volontiers comme experts, ont accès aux médias, écrivent des blogs et des articles de presse, diffusent des vidéos en ligne, participant ainsi à façonner l'image d'un nouvel expat, ouvert et adaptable, incarnant les valeurs du capitalisme de projet. Cette figure du jeune professionnel international est également portée par des institutions scolaires (en premier lieu les écoles de commerce), des entités privées (notamment les espaces de coworking), diverses associations d'anciens élèves et professionnelles (tels que les réseaux de femmes) qui projettent l'image d'un groupe plus entrepreneurial, plus féminisé, et surtout, plus cosmopolite.

Cette mise en forme du groupe par le groupe et ses institutions permet aux expats de se légitimer face à la critique, en particulier féministe et postcoloniale, par une opération de mise à distance du passé. Ainsi, lorsque les jeunes professionnels rejettent parfois l'appellation « expat », ce qu'ils veulent dire par là, c'est qu'ils ne sont pas de « vrais »

expats, l'expat authentique qu'est le cadre en famille incarnant un passé réifié venant signifier tout ce qu'il y a de repoussoir : la période coloniale, la bureaucratie fordiste, l'exploitation domestique, l'enfermement élitaire, autant d'éléments qui caractériseraient des modalités d'expatriation immorales et dépassées.

Si les jeunes professionnels cherchent à se distinguer, dans leurs discours, de la figure du cadre, en pratique, ils cherchent souvent à incarner cette figure distinctive de l'homme d'affaires accompli. Cela m'amène au deuxième apport de mon analyse du nouvel âge de l'expatriation : la mise en valeur d'un travail de cohésion du groupe et de maintien d'une expérience confortable commune. Car les expats et leurs institutions travaillent à une nouvelle image du groupe, ils travaillent en même temps à faire tenir un groupe relativement hétérogène et à en maintenir les conditions de vie avantageuses. C'est ainsi qu'il faut comprendre que les discours célébrant le jeune professionnel de l'international côtoient des discours alarmistes autour de la figure du jeune diplômé précaire qui serait devenu un migrant comme les autres. Cette dramatisation de la perte des privilèges est déployée stratégiquement à la fois pour minimiser la belle vie et ainsi éviter la critique, mais aussi pour défendre cette belle vie expatriée en ralliant divers acteurs autour de la cause de la défense des conditions d'expatriation face à la montée en puissance de la Chine.

Ce que mon enquête ethnographique a finalement mis en lumière, c'est donc que si la belle vie perdure en expatriation, malgré la baisse du nombre de contrats expatriés, l'augmentation du nombre de diplômés formés à l'étranger et la hausse du coût de la vie, c'est en raison d'un réseau d'acteurs (institutions scolaires, diplomatie économique et politique, réseaux d'entraide, organismes privés) qui ont des intérêts commerciaux et politiques à faire exister le groupe des expats et continue ainsi d'encadrer la mobilité des jeunes professionnels. Cette « industrie de la belle vie », qui accompagne le rajeunissement de la population expatriée, pallie le désinvestissement des multinationales et explique pourquoi les jeunes bénéficient d'un confort matériel et d'une élévation statutaire, même sans la détention d'un contrat d'expatriation. Parmi ces investissements divers, on peut citer les promotions d'établissements festifs offrant des consommations gratuites en soirée, la prise en charge par l'État avec le volontariat international en entreprise¹, l'entre-aide *via* des cercles de sociabilité en ligne, ou encore le networking permettant d'accéder facilement au titre de « manager ».

Outre le travail des institutions et celui des jeunes expats eux-mêmes qui s'impliquent activement dans les associations pour remplir leur CV, c'est aussi le travail des autres, celui des jeunes professionnels Chinois investis dans les réseaux expatriés et celui des travailleurs migrants chinois employés dans les métiers de service, telles que les femmes de ménage et livreurs de repas, qui rendent possible l'expérience confortable et gratifiante que j'ai qualifiée de « belle vie ».

¹ Le volontariat international en entreprise (VIE) est un programme de l'État français qui donne la possibilité aux jeunes de 18 à 28 ans, ressortissants français ou de l'Espace économique européen, d'effectuer une mission professionnelle à l'étranger au sein d'une entreprise française, pour une durée de 6 à 24 mois. Ce dispositif permet aux jeunes de bénéficier d'une indemnité exonérée d'impôt et d'une protection sociale, tout en offrant aux entreprises une solution flexible et allégée en charges.

Les contributions. S'expatrier, le privilège de quoi ?

En quoi la « belle vie » est-elle une notion utile pour repenser le privilège de s'expatrier ?

La reconceptualisation de l'expérience expatriée en termes de « belle vie » m'a d'abord permis d'insister sur la dimension temporelle du privilège, puisqu'elle distingue les gratifications immédiates (l'expérience comme belle vie) des rétributions différées (l'expérience comme capital). Cette distinction est essentielle car elle permet de juger du privilège sur la base des conditions de vie pendant le séjour indépendamment de sa rentabilité. Or, s'il existe des capacités différenciées au sein des expats à faire valoir sa mobilité, sur place, tous bénéficient, bien que là encore à des degrés divers, d'une expérience plaisante qui reste inaccessible à d'autres, notamment ces migrants du secteur des services qui travaillent pourtant à la faire advenir. À cet égard, la thèse a bien montré que la belle vie était une forme de vie privilégiée en migration : à l'inverse de bien des migrants sacrifiant des années de leur vie à travailler dans l'espoir de garantir une vie bonne à leurs enfants, les jeunes expats ont l'avantage, c'est-à-dire le privilège, de pouvoir se consacrer à leur carrière tout en s'amusant, en attendant de réaliser, plus tard, une vie bonne en famille.

S'expatrier, c'est donc partir, non pas pour rechercher une vie meilleure, mais pour profiter de l'étranger. Le concept de « belle vie » m'a ainsi permis de faire voir que l'expérience expatriée est ambivalente, non pas en raison d'une discordance entre des positions occupées simultanément dans des rapports de pouvoir, mais parce qu'elle est jugée superficielle et facile par les expats qui considèrent qu'elle ne correspond pas à une vie idéale. Si l'expatriation continue d'être pensée comme temporaire, ce n'est ainsi pas seulement en raison du calcul quant à la difficulté de rentabiliser un séjour trop long à l'étranger, mais aussi, tout simplement, parce que la belle vie serait, sur le long terme, une mauvaise vie. D'où les discours qui circulent sur le danger de faire attention à ne pas prendre goût à la belle vie, qui présente l'aisance à l'étranger comme n'étant désirable que si l'on avance dans ses projets professionnels. Et de fait, dès que les jeunes expats ne se sentent plus accélérer, le quotidien leur devient moins agréable, moins excitant, le manque de sens du mode de vie se faisant ressentir, les conduisant alors à repartir.

L'ambivalence ressentie ne peut être comprise qu'à la lumière des aspirations de réalisation de soi des expats et de leur insatisfaction face à leur expérience d'un monde de l'expatriation qui leur apporte surtout le sentiment d'être à l'aise dans un pays étranger. Le fait que le privilège de s'expatrier soit aussi celui de ne pas s'adapter, grâce au maintien d'espaces de sociabilités, virtuels et physiques, à part de la société d'accueil, pose problème aux jeunes expats qui valorisent l'adaptation, attribut de la grandeur d'une personne selon le nouvel esprit du capitalisme. Lorsqu'on ne considère plus comme critère d'une vie réussie l'ascension sociale mais l'épanouissement personnel, déterminer quels sont les gagnants et les perdants du monde de l'expatriation apparaît alors moins évident. Si les jeunes Chinois vivent souvent en milieu expatrié un déclassement en raison des difficultés à faire reconnaître la valeur de leurs savoirs, leur expérience est plus transformative que celle des jeunes expats qui entretiennent un rapport instrumental au lieu, la ville globale chinoise étant difficilement recodée comme le lieu d'une vie bonne.

Les prolongements. L'expatriation au-delà de la belle vie à Shanghai

Cela me conduit au dernier point de mon exposé sur les pistes de prolongement possibles de l'étude de l'expérience expatriée.

Il serait judicieux, d'abord, d'explorer l'expérience expatriée dans d'autres villes globales, afin d'examiner comment elle varie en fonction des spécificités géographiques, notamment la position de ces villes dans la hiérarchie globale et les représentations culturelles qui leur sont associées. Outre les variations des formes de la critique qui pèsent sur la belle vie en expatriation (la figure immorale du colon pouvant être remplacée par celle de l'exilé fiscal), on pourrait interroger les possibilités pour les expats d'imaginer une vie bonne dans ces centres urbains. L'idéal de nature exprimé par les jeunes expats à Shanghai invite également à considérer ce qui contribue à construire ces aspirations, en particulier les questions d'accès à la propriété ainsi que les considérations environnementales.

Une seconde piste consisterait d'ailleurs à élargir l'étude de l'expérience expatriée, non plus aux sites du capitalisme financier et digital, mais au capitalisme extractiviste. Si l'expatriation autour des sites, souvent isolés, d'extraction des ressources, n'offre pas l'expérience d'une belle vie, on peut s'interroger sur les dispositifs de mobilisation d'une force de travail qualifiée appelée à faire le « sale boulot » des industries polluantes. Il s'agirait ainsi d'étudier une expérience expatriée non plus soumise à la condamnation morale visant un mode de vie facilement qualifié de jouissance égoïste, mais à celle remettant en cause la légitimité de la participation à un projet d'accumulation détruisant les conditions de la vie bonne pour tous.

Je vous remercie pour votre attention et me réjouis de pouvoir à présent échanger avec vous.